

sommaire

Introduction11

Le public face à l'œuvre

- « L'art est réservé à une élite. »15
- « On est perdu dans une multitude
de mouvements différents. »23
- « L'artiste est exhibitionniste : il nous montre sa vie
dans son œuvre. »29
- « L'art contemporain se résume à la provocation
et à la violence. »37
- « Le *street art* relève du vandalisme. »43

Le statut de l'artiste

- « Aujourd'hui, les artistes n'ont plus de savoir-faire. »57
- « Mon fils de 5 ans en fait autant ! »69
- « L'artiste sacrifie à la mode. »77
- « L'art contemporain est américain. »93

Crise : l'art a-t-il perdu tout son sens ?

- « L'art contemporain va à l'encontre du Beau. »107
- « Il n'y a rien à voir, c'est n'importe quoi. »115
- « C'est la mort de l'art ! »123
- « Il est impossible de prédire quels sont les artistes
qui resteront. »131

Les institutions qui défendent l'art contemporain

« Le musée institutionnalise l'art vivant. »141
« On dépense des millions pour l'art contemporain. »153
« L'entreprise est le nouveau mécène. »161
« Le marché de l'art surestime l'art contemporain. »185
« L'engouement pour l'art contemporain entraîne l'apparition de nouveaux métiers. »199

Conclusion219
-----------------------------	-------------

Annexes

Mouvements et tendances de l'histoire de l'art depuis les années 1950223
Glossaire229
Pour aller plus loin239

« L'art est réservé à une élite. »

*Je vais faire une expo qui ne ressemblera pas à une autre expo.
Ça sera complètement différent, une pagaille monstre, du désordre.
Cela ne sera pas de l'art ni non art ni du pas d'art ni. (sic)
Tout le monde viendra y compris les épiciers, les bouchers,
les amis, et pas seulement ceux qui aiment l'art contemporain.*

Ben, au sujet de son exposition à Nice, février-mai 2001

Au premier coup d'œil, l'art contemporain paraît impénétrable pour qui n'a pas été instruit dans le domaine. Dérouté par un hermétisme de prime abord, le public ne comprend pas ce qu'il voit, se sent exclu de cet univers qui lui semble très étranger. Pourtant, les artistes, au cours de ce demi-siècle, ont multiplié les occasions d'ouverture pour rendre l'accès à leur travail plus direct. Alors, manque d'explication de la part des artistes ou manque de curiosité intellectuelle du public ?

Il faut dire que, souvent, les « œuvres » sont jetées comme en pâture à nos regards ; le public erre, sans discernement possible, si ce n'est avec l'idée que, puisque c'est dans un musée, c'est sûrement bien !

Est-ce parce que le recul du temps est inopérant sur le contemporain et que le musée se contente de le présenter sans aucune espèce de jugement ? C'est en tout cas ce que lui reproche avec virulence Jean Clair, lui-même conservateur et commissaire d'exposition : « On en arrive à ces œuvres dites installations* qui n'existent que par et pour le musée. Au fond, l'enceinte muséale leur confère un statut

qu'elles n'auraient pas ailleurs. » Jean Clair dénonce ces « artistes qui aujourd'hui ne travaillent plus pour des amateurs et pour des goûts particuliers, mais pour cette espèce d'entité abstraite et terrorisante qu'est le musée. Un peu comme si un écrivain écrivait directement pour l'Académie... » Il dénonce également la pratique à laquelle on assiste depuis la seconde moitié du siècle dernier : un tout petit nombre d'avertis qui participe à un étrange rituel artistique. « L'œuvre contemporaine s'adresse d'ailleurs à un public aussi restreint que l'est le public des physiciens capable de comprendre le cheminement des neutrinos dans l'espace. Le public de micro-initiés qui est capable de comprendre ce que veut dire un tas de charbon dans une salle de musée est un phénomène totalement extravagant ! » Le reproche que Jean Clair fait à l'art d'aujourd'hui est donc son hermétisme. La responsabilité n'est-elle pas du côté du milieu artistique lui-même, lequel développe une forme d'élitisme par un jeu de codes et un système de cooptation fermé ?

Chaque époque historique a connu son « art contemporain » que le public ne comprenait souvent pas. L'art des artistes vivants suscite toujours interrogations et idées reçues. À notre heure, nous nous posons ces mêmes questions. La conviction de l'artiste reste déterminante. Mais le corps social exige des arguments persuasifs. Il reste démuné et ne veut pas s'en remettre seulement à ceux qui ont la charge de décider ce qui est de l'art ou ce qui n'en est pas. Ce discours semble oublier qu'aux siècles précédents il en était tout à fait de même. Rappelons-nous les mécènes de la Renaissance : ils entretenaient des artistes (par exemple Mantegna pour la famille des Gonzague à Mantoue) qui à

leur tour les célébraient à travers des œuvres truffées de symboles dont seuls les gens cultivés ou avertis possédaient les clés ! Mais aussi, c'est laisser de côté la grande majorité des artistes, travaillant à l'inverse pour le plus grand nombre, motivés par une volonté de mettre l'art à la portée de tous, déployant des trésors d'imagination pour rendre l'art compréhensible. Gardons-nous bien de généraliser en parlant de l'art contemporain comme s'il s'agissait d'un être unique à tête pensante et d'en faire un grand sac fourre-tout et critiquable en bloc. « Je pense que l'art ne devrait pas être réservé à une élite, je pense qu'il devrait être pour la masse des Américains qui de toute façon l'accepte habituellement » disait Warhol.

Les pop artistes comme Warhol, surtout ceux de la deuxième génération – les Américains qui vont suivre sur cette voie leurs précurseurs anglais –, ainsi que les nouveaux réalistes revendiquent une culture populaire. À leurs yeux, nombre d'objets de la vie quotidienne sont dignes de figurer au musée au même titre qu'un tableau ou une sculpture classiques. Pour Warhol, « les magasins sont des sortes de musées », mais la réciproque est vraie : « J'aime beaucoup Rome, parce que c'est une sorte de musée, comme le magasin Bloomingdale's ! » Le message est double : il ne faut pas s'effrayer devant la nouveauté ni avoir honte d'aimer la vie moderne. Aimez l'art de votre temps, disent en substance ces artistes, puisque vous aimez la vie de votre époque, cet art est pour tout le monde.

Aussi choisissent-ils de s'exprimer avec les techniques de leur époque empruntées à d'autres métiers : le langage et les images de la publicité, les objets venus directement de l'industrie, des supermarchés... Emile de Antonio, ami cinéaste

de Warhol, dit d'une de ses œuvres où ce dernier se contente de reproduire en noir et blanc – dans le style graphiste copié sur la pub qui deviendra le « style Warhol » – une bouteille de Coca-Cola : « C'est remarquable. C'est notre société, c'est ce que nous sommes. »

Non seulement l'art n'est donc plus réservé à l'élite, mais il s'est démocratisé au point qu'on voit se multiplier à côté des musées, et la plupart du temps intégrées au musée lui-même, des boutiques qui vendent en quantité importante des reproductions de grande qualité ainsi que des produits dérivés des œuvres vues dans les salles avoisinantes. Les artistes eux-mêmes sont souvent sollicités pour réaliser un carton qui deviendra un foulard, un motif de tasse ou d'assiette ou même une couverture de carnet. L'art contemporain est bel et bien mis à la portée de tous... Denise René, galeriste célèbre pour avoir soutenu dès les années 1950 Vasarely et l'*op art*, avait ainsi intenté un procès aux Galeries Lafayette qui utilisaient abusivement le détail d'un tableau de l'artiste afin d'orner leurs façades. Cette anecdote prouve que le grand public s'est approprié l'art contemporain !

Ce public, d'ailleurs, sans arrêt sollicité pour de nouvelles expositions où il se trouve directement confronté à l'art contemporain, réagit très favorablement : il vient en masse à Paris au Palais de Tokyo ou aux expositions telles « La Force de l'art » ou « Monumenta » qui proposent à un artiste contemporain de se mesurer à l'espace du Grand Palais, ou encore aux foires* d'art contemporain comme la FIAC ou Art Paris. Cet engouement génère l'ouverture de nouveaux lieux privés ou publics dédiés à l'art contemporain. Ainsi le Centquatre, établissement artistique de la ville de Paris dont les portes se sont ouvertes en 2008, la Cité du

design en 2009 à Saint-Étienne, le Centre Pompidou-Metz, le BAL, plate-forme d'exposition, inaugurée à Paris en 2010. Art contemporain et grand public semblent donc s'entendre plutôt bien en ce début de III^e millénaire... Les artistes non seulement incitent le public à s'intéresser à l'art contemporain mais, qui plus est, le poussent à y participer. Le spectateur est appelé à une communication voire une interaction avec l'œuvre. Déjà, en 1963, les artistes du GRAV (Groupe de recherche d'art visuel) proclamaient : « Nous voulons intéresser le spectateur, le sortir des inhibitions, le décontracter. Nous voulons le faire participer (...). Nous voulons qu'il soit conscient de sa participation. Nous voulons développer chez le spectateur une forte capacité de perception et d'action (...). Il mettra en pratique les consignes : défense de ne pas participer. défense de ne pas toucher. défense de ne pas casser. » Les pénétrables de Soto (œuvres où, comme leur nom l'indique, le spectateur entre physiquement) relèvent également de cette volonté.

La naissance du *happening**, inventé par Allan Kaprow en 1959, participe de cette même recherche d'un « art total ». En 1960, par exemple, Piero Manzoni invite son public à une « consommation de l'art dynamique par ses spectateurs mêmes, dévorateurs d'art » : il distribue à tous des œufs durs sur lesquels il a apposé l'empreinte de son pouce. Une heure plus tard, une grande partie de l'œuvre a été avalée par le public... Daniel Spoerri, maître de l'*eat art* (art que l'on mange), résume l'événement ainsi : « Le spectateur, selon la définition de Duchamp, fait le tableau. Avec moi, non seulement il le consomme, mais il participe à l'arrangement. » Ainsi, notre participation est très souvent requise par des œuvres qui resteraient sans réalité si nous refusions de jouer

le jeu. C'est le cas particulier de l'œuvre de Yaacov Agam, *Que la lumière soit* (1967) : le spectateur est contraint d'entrer dans un univers clos où se trouve une simple ampoule. Le cartel lui indique que la parole peut faire apparaître la lumière. Au bout de quelques temps, on comprend que l'intensité lumineuse varie en fonction du bruit qu'on va produire. De spectateurs, nous devenons participants. Bruce Nauman nous plonge dans une réalité plus violente : dans une pièce vide, des haut-parleurs invisibles crient sur différents tons l'injonction suivante : « Sortez de ma tête, sortez de cette pièce ! » Lors de la première Nuit Blanche à Paris en 2002, Sophie Calle recevait les visiteurs en chemise de nuit, en haut de la tour Eiffel aménagée en chambre et exigeait d'eux qu'ils lui racontent une histoire. Miguel Chevalier a réalisé à Marseille une création pérenne depuis 2012, intitulée *Seconde nature*. Cette œuvre numérique repose sur une double interactivité qui permet de la faire évoluer : les passants tout d'abord qui par leurs allées et venues peuvent déplacer les végétaux virtuels et réinventer le jardin, mais aussi le tramway qui à chacun de ses passages fait voler pétales et feuilles pour faire naître une nouvelle composition. De très nombreux artistes proposent ainsi des pratiques participatives. Nous sommes très loin des rapports que nous pouvions entretenir avec une peinture ou une sculpture traditionnelles... Le spectateur doit sortir de ses habitudes pour apprécier davantage l'art contemporain, mais certains préfèrent rester dans une attitude frileuse et conservatrice, car il est plus facile de camper sur ses acquis que d'accepter de changer de point de vue ! Ainsi l'art n'est pas réservé à l'élite, il s'ouvre largement à tout public qui fait la démarche de l'accepter. Ce qui reste paradoxal toutefois, c'est la différence d'attitude

entre les protagonistes : l'artiste tente d'intégrer le public dans l'œuvre elle-même, le professionnel de l'art (conservateur, galeriste, marchand...), en revanche, propose l'œuvre au public de façon généralement très froide et distancée (dans une salle de musée ou un lieu commercial, on ne se sent pas forcément à l'aise pour adhérer à la démarche* de l'artiste, surtout quand il requiert notre participation physique). Le public, quant à lui, se divise en plusieurs camps : un tout petit groupe d'initiés communique sans difficulté avec l'œuvre, soit par une certaine habitude due à la fréquentation de ces lieux, soit par snobisme ; le plus grand nombre, curieux ou interloqué, se laisse parfois prendre au jeu mais reste bien souvent encore inhibé face à cette pratique qui ne lui est pas familière ; quant aux autres, les réfractaires, ils ne voient aucun intérêt à l'art contemporain en général ou, en tout cas, à ce type d'œuvres. Comportements admirablement relevés par le dramaturge Jean-Michel Ribes dans la pièce de théâtre, reprise au cinéma, *Musée haut, Musée bas*, qui pose des questions pertinentes et fait s'interroger sur le rôle du musée : espace de liberté ou prison pour dingues ?

Faisons un rêve, celui d'une société qui réconcilierait tous les contraires : un public ayant soif d'entrer en relation avec les œuvres de ses contemporains et des lieux totalement appropriés à ce type de rencontres... Est-ce une utopie ? Peut-être sommes-nous depuis très peu de temps sur la voie puisque, nous le constatons régulièrement, l'art, et notamment l'art contemporain, intéresse un public de plus en plus vaste et demandeur. Il n'y a qu'à voir récemment les files d'attente... Les musées et institutions culturelles n'ont jamais autant attiré les foules, et certains des plus grands musées au monde comme la Tate à Londres sont d'ailleurs

dans l'obligation de prévoir un agrandissement de leur espace d'exposition. Initialement prévu pour deux millions de visiteurs par an, la Tate Modern – qui est le musée d'art moderne le plus visité au monde – a accueilli en 2012 5,3 millions de personnes soit une augmentation de 9,5 % par rapport à 2011. À Paris, l'organisation d'une importante exposition spécifique consacrée à l'art numérique « Dans la nuit, des images » – présentée au Grand Palais en 2008 avec 130 œuvres, films, vidéos, installations interactives, projections d'artistes venus des 27 pays de l'Union européenne mais aussi de Suisse, Biélorussie, Chine, Canada et Afrique du Sud – a accueilli près de 150 000 visiteurs avec des pics de fréquentation allant jusqu'à 19 000 personnes par jour ! Les éditions de Monumenta toujours au Grand Palais sont aussi très courues : Anselm Kiefer en 2007 : 135 000 visiteurs ; Richard Serra en 2008 : 142 000 ; Boltanski en 2010 : plus de 149 700 visiteurs et 277 680 visiteurs sont allés voir l'œuvre d'Anish Kapoor, soit une augmentation de 85 % par rapport à 2010. En 2012, 259 041 personnes sont venues voir l'installation de Daniel Buren.

Et quand Versailles expose de l'art contemporain, malgré les remous que cela suscite, des artistes comme Jeff Koons, Murakami, Xavier Veilhan, Bernar Venet ou Joana Vasconcelos attirent un public toujours plus nombreux.